

cra que mon bonheur est lié à celui de ma sœur adoptive.

Ces paroles avaient été dites avec l'accent de la plus profonde conviction.

Le jeune baron sortit, et se dirigea vers le couvent de l'hôpital, où il arriva bientôt.

Le parloir, où il fut introduit après avoir demandé un entretien avec mademoiselle de Herlicum, ne portait pas le cachet de sombre nudité que Paul lui attribuait. auparavant, aussi fut-il étonné de lui trouver au contraire un aspect engageant, presque riant, et qui devait produire une favorable impression sur tous les visiteurs. Le rayon de soleil qui y pénétrait, semblait venir saluer les tableaux et les gravures suspendus à la muraille, et ceux-ci à leur tour paraissaient souhaiter amicalement la bienvenue au visiteur étranger. Il n'y avait là rien de sombre ni d'attristant ; seul, dans un coin, se trouvait le *memento mori* ; mais il était surmonté de l'image du Rédempteur : l'emblème de la mort rappelait en même temps qu'après cette vie il en est une autre, meilleure et éternelle !

Les bras croisés sur la poitrine, le cœur agité par de tumultueux battements, Paul attendait, debout, dans le parloir. Aucun bruit ne troublait le silence, interrompu seulement par les sons de la cloche qui appelait les religieuses à l'office divin. Il attendit ainsi un certain temps ; enfin il entendit un bruit de pas qui s'approchaient. La clef grinça dans la serrure, la porte s'ouvrit—Mademoiselle de Herlicum était devant lui.

Paul tremblait comme la feuille ; il aurait voulu parler ; mais sa langue se refusait à articuler les sons ; il aurait voulu s'élançer vers la jeune fille, mais ses jambes étaient comme paralysées.

Graziella était devant lui, magnifiquement parée d'une robe de satin blanc, belle, fraîche, heureuse. Un grand voile nuptial l'enveloppait de sa gaze transparente et soyeuse, et sa belle tête blonde était couronnée d'une guirlande de fleurs. Jamais, à quelque fête où elle eût brillé, elle n'avait été plus belle, et cependant elle était plus modeste, plus humble que jamais.

Elle regardait le jeune homme

avec l'expression de calme heureux qui doit être celle des anges dans la béatitude céleste. Le salut que ses lèvres formulèrent venait du cœur, mais il était exempt de la moindre nuance de trouble.

Je vous attendais. Paul ajouta-t-elle avec douceur.

—Comment cela, Graziella ? répondit-il, tout étonné de cette parole.

—Oui ; reprit-elle en souriant, j'ai eu cette nuit un rêve bien doux ; je me suis revue chez vous, et comme je me disposais à quitter la maison de votre mère, après avoir retrouvé tous ceux qui m'étaient chers, vous m'avez dit : à demain !

—Chère Graziella...

—Je vois que vous êtes en bonne santé, Paul, et votre mère l'est-elle aussi ? interrompit la novice.

—Graziella, j'espère que bientôt vous pourrez en juger par vous-même ; car je vois, Dieu en soit loué ! que vous avez prévenu mes vœux. Oui, sœur, gardez cette parure de mariée, car je viens vous chercher pour vous conduire à l'autel, pour vous donner ma fortune et mon nom, en échange de votre amour et de tout ce que vous avez souffert jusqu'ici.

—Paul, dit la jeune fille toujours avec la même douceur, et souriant tristement, Paul, vous vous trompez.

—Comment !...

—Vous me voyez richement parée ; je porte la couronne de mariée, c'est vrai ; mais ce n'est pas pour vous suivre.

—Pas pour me suivre ?...—Et quel est donc l'heureux mortel pour qui vous vous êtes si brillamment parée ?

—C'est pour mon fiancé !

Le jeune homme pâlit ; ses yeux s'enflammèrent et il sentit ses mains se crispées.

—Quel est-il ? répéta Paul avec une colère contenue qui aurait certainement éclaté, si le doux regard de Graziella ne l'avait désarmé.

—C'est..... répondit-elle, Celui que j'ai toujours cherché, Paul, et j'espère qu'il ne me repoussera pas, quelque indigne que je sois de Lui.

—Mais nommez-le donc !

Alors, levant la main vers le Ciel, d'une voix émue la jeune fille répondit :

—C'est le Christ, Notre Seigneur !...

Le jeune homme sentit un frisson lui parcourir les membres, tant était imposante et touchante à la fois l'attitude de Graziella.

—L'homme-Dieu ! reprit-elle d'une voix douce et pleine d'une onction pieuse ; Lui dont j'espère porter pendant mes jeunes années la couronne d'épines, afin que, dans une vie meilleure, il me prépare une couronne de roses... Paul, c'est pour la dernière fois que je porte aujourd'hui ces vêtements somptueux ; je vais les dépouiller tout-à-l'heure pour les échanger contre la robe de laine blanche des religieuses ; alors aussi mes cheveux, que vous avez souvent entremêlés de fleurs lorsque nous étions enfants, tomberont sous les ciseaux, et les mains délicates de la noble demoiselle se feront aux travaux les plus pénibles.

—Non, non ! ce serait un crime ! s'écria Paul, en se tordant les mains, je ne le permettrai jamais !

—Et si c'était le bonheur, le vœu le plus cher de Graziella, frère ? interrompit-elle, la joie sur le visage.

—Non, cela ne peut pas être votre bonheur ; votre vœu le plus cher doit être de briller dans le grand monde. Non, vous ne pouvez désirer ensevelir vos jeunes années dans un hôpital, au milieu des gens malades, infirmes, dégoûtants parfois.

—Vous vous trompez, frère ! Je ne regrette pas le monde, et jamais je n'ai été plus heureuse que pendant l'année qui vient de s'écouler, consacré au service des pauvres, des malheureux et des malades. Paul, il me semble voir ma mère me sourire du haut des cieux et je l'entends dire : " Courage, enfant ! ta mère t'aime doublement aujourd'hui ! "

Le jeune homme ne savait plus que répondre.

—Mais, bégaya-t-il enfin, je viens vous offrir mon nom, ma fortune, mon amour.

—Je ne puis rien accepter de tout cela, Paul. Toutes les fortunes du monde ne pourraient me décider à dire adieu à ce qui fait le bonheur de mon âme. Ce riche vêtement, ces fleurs éclatantes, tous les ornements que vous me voyez,